

Extraits du premier guide de l'autoédition



Prologue

L'autoédition fait couler beaucoup d'encre. Chaque jour, de nouveaux guides apparaissent, des vidéos fleurissent sur YouTube, des tutos se multiplient sur les réseaux, des posts promettent monts et merveilles, et chacun semble détenir la vérité ultime sur la manière de publier son livre. Pourtant, lorsqu'on gratte un peu, on se rend compte que très peu de ces contenus répondent réellement aux questions essentielles que se posent les auteurs débutants. Certains effleurent à peine les sujets importants, d'autres enchaînent les généralités rassurantes qui n'aident pas vraiment lorsqu'on a, devant soi, un manuscrit et mille doutes. Parfois, on trouve une pépite, une phrase qui éclaire, mais elle se perd souvent dans un océan d'informations contradictoires.

C'est précisément pour cette raison que nous avons décidé, avec toute l'équipe, de mettre à profit notre expérience. Cela fait maintenant plus de cinq ans que nous naviguons dans l'autoédition, avec ses joies, ses écueils, ses réussites, ses incompréhensions et ses surprises. Nous avons aussi un parcours dans le monde de l'édition traditionnelle, ce qui nous permet de parler des deux côtés du miroir, sans fantasme, sans théorie, mais avec des faits concrets et vécus. Nous savons ce qui fonctionne, ce qui ne fonctionne pas, ce qui est réaliste et ce qui relève de l'illusion brillante qui fait tant de dégâts chez les nouveaux auteurs.

Ces guides, nous les avons pensés comme des guides honnêtes et utiles. Ils rassemblent toutes les questions que nous nous sommes posées avant de nous lancer, celles

que nous aurions rêvé de voir traitées clairement, sans jargon, sans langue de bois, sans discours marketing. Nous avons également puisé dans nos échanges avec des dizaines d'auteurs perdus au milieu des mus d'informations, des conseils contradictoires, des injonctions impossibles à suivre, des "il faut" et des "tu dois absolument" qui polluent aujourd'hui le milieu de l'autoédition. Beaucoup nous ont demandé un repère fiable, une voix posée au milieu du chaos, un fil conducteur capable de leur éviter les pièges et de les guider pas à pas.

C'est ainsi que nous avons décidé de rassembler nos connaissances et notre expérience, pour construire de véritables ouvrages de référence qui parlent de l'autoédition telle qu'elle est réellement. Pas telle qu'on la rêve, pas telle que les gourous numériques la vendent, mais telle qu'on la vit au quotidien lorsque l'on écrit, publie, corrige, communique, se trompe, recommence et que l'on avance malgré tout.

Et s'il ne fallait retenir qu'un seul conseil avant de commencer cette aventure, ce serait celui-ci : n'écoutez pas trop de voix en même temps. Ne vous perdez pas dans les dizaines de tutos YouTube, les influenceurs qui promettent des résultats fulgurants ou les avis contradictoires qui saturent les réseaux. Choisissez quelques personnes qui vous parlent de manière claire et cohérente, et tenez-vous-en à elles. Le plus grand piège de l'autoédition, ce n'est pas tant la difficulté technique : c'est la surcharge d'informations qui pousse à se sentir insuffisant, à placer la barre trop haute, à croire qu'on doit être parfait dès le premier jour.

L'autoédition est un chemin. Parfois chaotique, souvent passionnant. Et si ce guide peut vous aider à avancer sereinement dans cette démarche et jouer un humble rôle dans la future naissance d'un bébé littéraire plein d'espérance, à comprendre ce qui vous attend et à éviter certaines embûches, alors il aura rempli sa mission.

Bienvenue dans les coulisses réelles de l'autoédition. Ici, on vous parle de nos bourdes et de nos petites victoires, sans rougir. Mais n'oubliez pas qu'il n'y aura que vous, qui serez capitaine à bord de ce voyage palpitant.

**Savoir ce qu'est
l'autoédition avant de
se lancer dans cette
aventure
passionnante mais
pleine d'incertitudes
et de
questionnements...**

Chapitre 1. Qu'est-ce que l'autoédition aujourd'hui ?

Il fut un temps où l'autoédition était perçue comme le refuge des écrivains « recalés », des auteurs « pas assez bons » pour être publiés en maison d'édition. Un temps où l'on disait que ceux qui s'y risquaient n'étaient que des amateurs, des obstinés, des rêveurs sans talent. Aujourd'hui, cette vision archaïque n'a plus lieu d'être — et il est temps de la balayer une bonne fois pour toutes.

Parce que l'autoédition d'aujourd'hui n'a plus rien à voir avec celle d'hier.

1. L'autoédition : une liberté nouvelle, un marché réel

S'autoéditer, ce n'est pas se rabattre sur « la seule option qui reste ». C'est choisir sa voie. C'est décider de garder le contrôle sur son œuvre, sa présentation, son rythme de publication, sa relation aux lecteurs.

L'autoédition moderne repose sur trois piliers :

- a) la liberté*
- b) la maîtrise*
- c) la responsabilité*

On peut tout décider :

- a) le contenu*
- b) la mise en page*
- c) la couverture*
- d) le prix*
- e) les formats*
- f) les plateformes*
- g) la stratégie commerciale*

Pour certains, c'est effrayant. Pour d'autres, c'est un terrain de jeu immense. Mais surtout, c'est devenu un espace de légitimité. Oui, de légitimité.

2. Un auteur autoédité vaut-il moins qu'un auteur publié en maison d'édition ?

Soyons clairs : avec un grand non. Absolument pas. Un auteur autoédité vaut autant qu'un auteur édité. Ce qui compte, ce n'est pas le tampon derrière le nom, mais la qualité du texte, la sincérité de l'intention, l'émotion transmise aux lecteurs.

Ce préjugé persiste encore dans certains cercles, souvent tenus par des personnes qui n'ont jamais ouvert un seul livre indépendant. Et pourtant...

Les maisons d'édition elles-mêmes, qui jadis snobaient l'autoédition, sont désormais les premières à scruter les classements Amazon, Kobo et autres plateformes. Elles y cherchent des auteurs déjà installés, déjà aimés, déjà rentables. Elles y trouvent des voix

nouvelles, des plumes authentiques, des univers originaux.

Et lorsqu'elles les approchent... beaucoup d'auteurs autoédités refusent leur offre. Oui, certains refusent.

Pourquoi ? Parce qu'ils gagnent mieux leur vie en autoédition. Parce qu'ils préfèrent garder leurs droits. Parce qu'ils aiment leur indépendance. Parce qu'ils ont compris qu'ils n'ont plus rien à prouver. Et parce que, disons-le tout net, une maison d'édition, même une grande, lorsque vous êtes un auteur lambda, ne met guère de moyen pour lancer votre livre. Pire, ce sera à vous dans la majorité des cas, à faire votre promo et agender les salons, si vous avez envie d'aller à la rencontre de votre lectorat...

L'époque où l'autoédition était une « roue de secours » est révolue. C'est une alternative solide. Une force montante. Une révolution silencieuse, mais bien réelle.

3. L'exigence : plus élevée en autoédition qu'en maison d'édition ?

On entend souvent dire qu'un auteur autoédité doit être « deux fois meilleurs », « deux fois plus pro », « deux fois plus irréprochable ». C'est dur, mais c'est une réalité.

Pourquoi ? Parce que l'auteur AE ne bénéficie pas d'une équipe éditoriale complète. Il doit être : correcteur, éditeur, graphiste, communicant, marketeur, gestionnaire, et parfois même imprimeur

C'est un parcours du combattant, un métier multiple et exigeant. Chaque étape demande un apprentissage :

- a) comment structurer son roman*
- b) comment travailler son style*
- c) comment choisir un correcteur*
- d) comment créer ou commander une couverture professionnelle*
- e) comment publier sur KDP, Kobo, Bookelis, etc.*
- f) comment faire sa promo*
- g) comment gérer les lecteurs, les avis, les critiques*

L'autoédition n'est pas un raccourci. C'est un chemin parallèle qui demande autant — voire plus — de rigueur qu'un passage par une grande maison.

Et contrairement à certains clichés, nombre d'auteurs AE produisent des œuvres extrêmement propres, soignées, parfaitement corrigées, présentées avec élégance et professionnalisme.

4. Arrêtons de diaboliser l'autoédition

On entend encore parfois :

« Les livres AE sont bourrés de fautes. »

« Les autoédités ne savent pas écrire. »

« L'autoédition, c'est le bas du panier. »

C'est faux. C'est réducteur. Et c'est malhonnête.

Des livres mal corrigés ? Il y en a partout, y compris chez des éditeurs prestigieux. Qui n'a jamais vu une coquille dans un grand roman ? Un problème de mise en page ? Une incohérence flagrante dans une saga à succès ?

L'édition n'est pas un gage d'infailibilité. L'autoédition non plus.

La vérité, c'est que la qualité dépend de l'auteur, pas du système. Un auteur investi, exigeant, entouré, produira une œuvre solide — qu'il soit édité ou non. Un auteur négligent, pressé, brouillon, produira une œuvre bancal — qu'il soit édité ou non.

L'autoédition n'est ni supérieure ni inférieure. Elle est différente. Et elle mérite d'être respectée pour ce qu'elle est : un espace de création libre, dynamique, accessible et en constante évolution.

5. L'autoédition : un monde jeune, mais qui a déjà prouvé sa force

Il ne faut pas oublier que l'autoédition telle qu'on la connaît n'a même pas vingt ans. Elle est jeune. Elle évolue vite. Elle se professionnalise à grande vitesse.

Les plateformes comme KDP ont ouvert la porte. Les auteurs ont enfoncé le mur.

Aujourd'hui, certains auteurs autoédités :

- a) vendent des dizaines de milliers d'exemplaires*
- b) vivent de leur plume*
- c) sont traduits*
- d) sont adaptés en audio, en film, en série*
- e) sont courtisés par de grandes maisons d'édition*

Et surtout... ils assument pleinement leur statut.

L'autoédition est devenue une voix littéraire à part entière, avec ses codes, ses succès, ses figures emblématiques.

Conclusion : l'autoédition n'est pas une option par défaut, c'est une voie légitime

Aujourd'hui, écrire et s'autoéditer, c'est être auteur au sens le plus complet du terme. C'est créer, publier, gérer, communiquer. C'est porter son livre du début à la fin. C'est assumer son œuvre, ne dépendre de personne, et avancer avec conviction.

Un auteur autoédité ne vaut pas moins. Il n'est pas en marge. Il n'est pas un « plan B ». Il est une force émergente qui redéfinit le monde du livre.

Et ce guide est là pour accompagner pas à pas celles et ceux qui choisissent cette voie — par passion, par nécessité ou par conviction.

Chapitre 2. Maisons d'édition, pseudo-maisons et autres mirages littéraires

Avant de plonger dans les aspects concrets de l'autoédition, il est indispensable d'aborder un sujet souvent passé sous silence, mais absolument crucial : le paysage éditorial actuel. Car publier aujourd'hui ne signifie plus du tout la même chose qu'il y a vingt ou trente ans. Et entre les grandes maisons, les petites structures honnêtes, les pseudo-éditeurs douteux et les pièges déguisés en opportunités, l'auteur débutant marche sur un terrain miné.

Bienvenue dans la jungle. Et dans la jungle, mieux vaut savoir reconnaître les prédateurs avant d'avancer.

1. Les grandes maisons d'édition : le rêve... devenu presque inaccessible

Gallimard, Albin Michel, Hachette, Grasset, Actes Sud... Ces noms font briller les yeux. Ils représentent l'élite, la consécration littéraire, la vitrine en librairie, les prix prestigieux. Mais il faut être honnête : les grandes maisons ne misent quasiment plus sur les nouveaux auteurs.

Pourquoi ? Parce qu'elles fonctionnent aujourd'hui comme des entreprises ayant besoin de rentabilité immédiate.

Parce qu'elles privilégient :

- a) des auteurs déjà connus*
- b) des personnalités médiatiques*
- c) des créations internes*
- d) des traductions étrangères déjà best-sellers ailleurs*

Résultat : les textes de nouveaux auteurs passent presque systématiquement à la trappe. Les chances de percer y sont extrêmement faibles — souvent inférieures à 0,1 %.

Ce n'est pas une fatalité. C'est juste la réalité.

2. Les petites maisons d'édition... le meilleur comme le pire

Lorsque les grandes portes se ferment, beaucoup d'auteurs se tournent vers des structures plus petites. Certaines sont honnêtes, passionnées, professionnelles, respectueuses... et heureusement, elles existent.

Mais il y en a d'autres. Beaucoup d'autres. Trop d'autres.

Des petites maisons qui se présentent comme "professionnelles", "engagées", "familiales", mais qui ne sont en réalité ni équipées, ni expérimentées, ni transparentes.

Certaines pratiques douteuses :

- a) contrats flous, avec des termes volontairement ambigus*
- b) royalties dérisoires, cachées derrière une présentation flatteuse*
- c) frais non mentionnés dans le contrat (correction, couverture, diffusion)*
- d) aucune campagne marketing, malgré la promesse de “mettre en avant votre œuvre”*
- e) impression à la demande... sans distribution réelle*
- f) zéro accompagnement éditorial*
- g) aucune présence en librairie malgré la promesse du contraire*

Ce sont des maisons qui portent le nom... mais pas les compétences. Elles surfent sur le rêve des novices : être publié, enfin.

Et beaucoup se font avoir.

3. Les pseudo-maisons d'édition : l'illusion la plus dangereuse

Cette catégorie mérite un chapitre entier tant elle est problématique. Ce sont les maisons d'édition qui n'en sont pas. Celles qui se déclarent “maison d'édition traditionnelle”, alors qu'elles fonctionnent en réalité... à compte d'auteur déguisé.

Elles attirent avec des phrases comme :

- « Nous avons adoré votre manuscrit ! »
- « Votre style est unique ! »
- « Nous vous publions sans frais... ou presque. »

Puis viennent les surprises :

- a) frais “techniques” à payer*
- b) forfait de correction obligatoire*
- c) achat minimum d'exemplaires “recommandé”*
- d) participation au “marketing” de 300 à 3000 euros*
- e) couverture facturée*
- f) frais de mise en page*
- g) frais de référencement*

Tout cela non indiqué clairement dans le contrat, ou noyé dans des termes juridiques volontairement opaques.

C'est l'arnaque la plus vieille du monde : jouer sur le rêve de l'auteur débutant pour lui faire payer la publication en douce.

4. Les éditeurs numériques uniquement : attention au mirage

Beaucoup de structures ne publient que des ebooks. Ce n'est pas un problème en soi — mais ce doit être *clair* dès le départ.

Or, certaines prétendent “vous faire entrer en librairie”... alors qu'elles ne publient

qu'en numérique.

D'autres promettent une diffusion massive... qui se limite à un dépôt sur Amazon que vous pourriez faire vous-même.

D'autres encore exigent des exclusivités écrasantes... sans offrir la moindre visibilité en échange.

Dans le marché très restreint du numérique, l'auteur mal informé devient vite la proie.

5. Les marchés de niche : le paradis des pièges

Fantasy, romance, érotique, young adult, spiritualité, développement personnel, LGBTQIA+, horreur...

Ce sont les genres les plus prisés, les plus publiés, les plus consommés. Et ce sont aussi les terrains de jeu privilégiés des éditeurs douteux.

Pourquoi ?

Parce qu'ils savent que les auteurs de ces niches sont passionnés, prolifiques, idéalistes... donc vulnérables à la flatterie.

On leur fait croire :

- a) que leur manuscrit est une révélation*
- b) qu'ils ont un style "prometteur"*
- c) qu'ils pourraient devenir "la prochaine star du genre"*
- d) qu'un public les "attend déjà"*

Et les voilà enrôlés dans une structure bancaire qui ne publie que pour remplir son catalogue... pas pour défendre des œuvres.

6. Ne soyez pas naïfs : la jungle éditoriale est bien réelle

On ne dit pas ça pour vous décourager. On dit ça pour vous protéger.

L'auteur novice est une proie facile. Il rêve d'être publié. Il rêve de reconnaissance. Il rêve souvent depuis l'enfance.

Et trop de structures ont très bien compris comment monnayer ce rêve.

Il faut ouvrir les yeux. Il faut lire les contrats. Il faut poser des questions. Il faut se méfier des compliments excessifs.

Parce qu'un bon éditeur ne vous passera pas la pommade. Il vous parlera travail, réécriture, investissement humain, patience. Un mauvais éditeur, lui, vous parlera uniquement de votre "talent" et de votre "avenir prometteur".

Conclusion : avant d'avancer, savoir reconnaître les dangers

Le but n'est pas de vous faire peur. Le but est de vous rendre lucide.

Le monde de l'édition n'est pas un paradis. C'est un marché. Un marché où la naïveté coûte cher et où la vigilance est une nécessité.

Mais désormais, avec ce livre entre vos mains, vous avez un avantage immense :

Vous allez pouvoir vous informer.

Vous allez apprendre le béaba de ce monde passionnant.

Vous allez pouvoir construire vos bases.

Et ce guide est là pour vous donner les outils, les armes, et le recul nécessaires pour avancer sans vous faire dévorer.

Les bases à savoir pour se lancer dans l'autoédition...

Chapitre 3. Vous avez fini votre livre... ou êtes en train de l'écrire et maintenant ?

Vous venez de terminer votre manuscrit ou êtes en train de le terminer. Après des semaines, des mois, parfois des années de travail, vous posez enfin ce point final qui vous semblait presque mythique. Un mélange d'euphorie, de fierté et de vertige vous envahit. Et maintenant ? Qu'est-ce qu'on fait, exactement, quand on a enfin terminé un livre ?

C'est là que commence une nouvelle aventure, souvent aussi complexe que l'écriture elle-même. Plusieurs chemins s'offrent à vous, chacun avec ses avantages, ses illusions, ses pièges et ses possibilités.

1. Envoyer son manuscrit aux maisons d'édition : le rêve... et la réalité

C'est souvent la première idée qui traverse l'esprit d'un auteur qui vient de finir son livre : l'envoyer à une maison d'édition traditionnelle, espérant voir son œuvre trôner en librairie. C'est une démarche légitime, belle, courageuse aussi. Mais il faut savoir où on met les pieds.

Les chances d'être accepté sont incroyablement faibles. On tourne en moyenne entre 0,1 % et 1 % de manuscrits retenus, selon les maisons d'édition. Concrètement, cela signifie que pour 1 000 livres reçus, entre 1 et 10 seulement seront publiés. Et cela inclut les auteurs déjà connus.

Cela ne doit pas vous décourager, mais vous préparer. Envoyer votre manuscrit peut être une expérience enrichissante, mais aussi longue et frustrante. Les réponses (si réponse il y a) peuvent prendre des mois. Certaines maisons ne répondent jamais. D'autres vous enverront un refus type, sans explication.

L'édition traditionnelle peut offrir une reconnaissance, un accompagnement éditorial, une distribution en librairie... mais c'est un parcours qui demande patience, résilience et une bonne dose de chance.

2. Publier son histoire sur des plateformes gratuites : une immersion en douceur

Une autre option consiste à partager votre texte sur des plateformes de lecture gratuites, comme Wattpad, Fyctia, Inkitt ou d'autres espaces communautaires. C'est un excellent moyen de tester la réception du public, de vous confronter à vos premiers lecteurs et lectrices, d'obtenir des avis, de vérifier si votre style plaît, si votre univers interpelle.

Cette méthode permet d'apprivoiser le monde littéraire en douceur. Elle vous offre un premier public, souvent bienveillant, parfois exigeant, et une visibilité qui peut motiver à poursuivre. Certains auteurs ont même été repérés par des éditeurs grâce à ces plateformes — ils restent rares, mais cela arrive.

Cependant, ce n'est pas sans risques.

L'exposition publique peut attirer les personnes malintentionnées. Les idées circulent vite, parfois trop vite. Certaines histoires ont été copiées, détournées, reprises sans autorisation. C'est rare, mais pas impossible. Les arnaques existent aussi : faux concours, faux agents littéraires, promesses de publication contre paiement.

Partager gratuitement peut être un tremplin... ou un piège si l'on n'est pas prudent.

3. L'autoédition : liberté totale, responsabilité totale

Et puis il y a l'autoédition. La voie de celles et ceux qui veulent garder le contrôle. La voie de la liberté, mais aussi celle où l'on doit tout apprendre par soi-même.

L'autoédition, c'est vous qui décidez de tout : la mise en page, la couverture, le prix, la date de sortie, la promotion, les corrections, les plateformes de diffusion. C'est un monde exigeant, mais extraordinairement stimulant.

Les avantages sont nombreux :

Vous gardez vos droits.

Vous touchez des royalties bien plus élevées qu'en maison d'édition.

Vous publiez quand vous voulez, comme vous voulez.

Vous construisez votre communauté directement, sans intermédiaire.

Mais il y a aussi des inconvénients :

Vous êtes seul pour tout gérer.

Vous devez investir du temps, parfois de l'argent (correcteur, graphiste, publicité).

Vous devez apprendre le marketing, la communication, la promotion.

Votre livre n'aura pas spontanément de visibilité : c'est vous qui devrez la créer.

L'autoédition peut être un immense plaisir, une aventure entrepreneuriale, un voyage enrichissant. Elle peut aussi être un casse-tête si l'on n'est pas préparé.

4. D'autres chemins possibles

Et si aucune de ces voies ne vous tente ? Il existe encore d'autres options :

L'édition à compte d'auteur (à manier avec précaution).

Les concours littéraires.

Les collectifs d'auteurs.

L'édition participative ou hybride.

La publication en newsletter, format qui revient à la mode.

Le financement participatif.

Le monde du livre n'a jamais été aussi vaste.

Conclusion :

Vous avez fini ou êtes sur le point de terminer votre livre, et ce n'est que le début. Votre œuvre est un point de départ, pas une finalité. Quel que soit le chemin que vous choisirez — édition traditionnelle, publication gratuite ou autoédition — chacun offre une expérience totalement différente.

Mais avant d'entrer dans le vif du sujet nous allons vous épargner grâce au chapitre suivant, les nombreuses recherches que nous avons dû faire, pour pouvoir en arriver là où nous en sommes...

Chapitre 4. Quand les gourous du succès littéraire transforment l'autoédition en course de formule 1

L'injonction à la performance : quand les "experts" transforment l'écriture en sport de compétition

Ah, les youtubeurs, les coachs littéraires auto-proclamés, les "experts" en marketing du livre apparus comme des champignons après la pluie, et tous ces confrères bien intentionnés (ou pas) qui distribuent leurs conseils comme des hosties sacrées. Si vous traînez un peu trop longtemps sur YouTube, TikTok ou Instagram, vous finirez forcément par tomber sur un discours du type :

"Pour réussir, il vous faut minimum 5000 followers."

"Vous devez poster tous les jours pour que l'algorithme vous remarque."

"Vous devez entrer dans le top 100 Amazon dès la première semaine."

"Vous devez publier un livre tous les trois mois."

"Vous devez augmenter votre taux d'engagement."

"Vous devez... vous devez... vous devez..."

À force, on dirait presque que l'autoédition est devenue une formation militaire. Le lecteur est un ennemi stratégique à conquérir, l'algorithme un tyran à amadouer, le classement un boss final à vaincre. Et vous ? Un pauvre auteur en sueur, pressurisé de toutes parts, qui finit par se dire qu'il n'est jamais assez bon, jamais assez rapide, jamais assez visible.

Alors permettez-moi de le répéter : « doucement Raoul ».

Parce que ce discours hyper-performant, en plus d'être toxique, est complètement déconnecté de la réalité de l'écriture. Écrire, ce n'est pas faire du trading haute fréquence. Ce n'est pas produire du contenu à la chaîne. Ce n'est pas se mettre un pistolet sur la tempe pour être "performant" avec sa plume. L'écriture n'est pas conçue pour fonctionner sous la contrainte, encore moins sous l'injonction permanente de réussir vite, fort et bruyamment.

La seule pression réelle en autoédition, c'est déjà celle que vous vous mettez vous-même. Et croyez-moi, elle est largement suffisante : la peur de décevoir, le doute, la comparaison toxique, la hantise des chiffres, tout ça est déjà bien assez lourd à porter sans ajouter les injonctions absurdes des coachs qui vous expliquent la vie sans jamais avoir réellement publié quoi que ce soit d'autre que des vidéos explicatives.

Et parlons-en, de cette comparaison toxique. À écouter certains gourous, il faudrait publier trois livres par mois, construire une fanbase dévouée, maîtriser la publicité Facebook et amazon comme un spécialiste en communication digitale, répondre à tous les messages, produire du contenu vidéo comme un influenceur beauté, tout en corrigeant son manuscrit et en préparant le prochain.

Mais on ne peut pas être écrivain, graphiste, communicant, community manager, stratégie marketing, expert Amazon, vidéaste, humoriste et moine zen en même temps. Il y a un moment où la réalité rattrape le fantasme.

Et surtout, voilà ce que personne ne dit assez fort : la plupart des auteurs autoédités ne vivent pas de leur plume. Les auteurs publiés en ME encore moins... Pas parce qu'ils sont mauvais. Pas parce qu'ils ne "travaillent pas assez". Juste parce que le marché est ce qu'il est : vaste, volatil, saturé, imprévisible.

Les lecteurs lisent différemment aujourd'hui : ils butinent, picorent, commencent un livre, le reposent, en prennent un autre. Les coups d'éclat existent encore, mais deviennent rares. Ce n'est pas un signe de votre échec personnel, c'est juste la norme actuelle. Et on ne parle pas des algorithmes et des mots clés qui changent sans cesse... Je vous invite à aller découvrir le guide #3 pour en apprendre bien plus sur ce sujet.

C'est pour ça qu'il faut être patient. Très patient. Construire une carrière littéraire demande du temps. Se faire connaître aussi. Fidéliser un lectorat encore plus.

Et ce temps-là, aucun youtubeur ne vous le donnera. Aucun algorithme ne vous le rendra. Aucun tableau Excel ne peut le mesurer.

Parce que l'écriture, la vraie, celle qui vous fait vibrer, ne répond pas à ces prétendues lois de productivité. Elle avance à son rythme, pas à celui que les autres veulent vous imposer.

Alors, s'il vous plaît : soyez indulgent avec vous-même. Soyez doux avec votre plume. Accordez-vous le droit de commencer lentement, de vous tromper, de tester, d'expérimenter. Vous êtes un artisan des mots, pas un employé de start-up sous pression.

Ce n'est pas en brûlant vos ailes à vouloir voler trop haut, trop vite, que vous deviendrez un meilleur auteur. C'est en respectant votre souffle, votre voix, votre rythme.

L'écriture n'est pas un sprint. Ce n'est pas une compétition. C'est un voyage. Et personne ne peut vous en imposer le tempo, à part vous.

Et maintenant que le décor est planté, il est temps d'entrer dans le vif du sujet. Car si tant de nouveaux auteurs se sentent dépassés, stressés, presque écrasés par toutes ces attentes irréalistes, c'est aussi parce qu'ils manquent d'une chose essentielle : une vision claire du chemin qui les attend vraiment.

Pas celui fantasmé par les coachs marketing. Pas celui trafiqué par les algorithmes. Pas celui où l'on doit exploser dès le premier jour sous peine de disparaître.

Non. Le vrai chemin. Celui qui demande du bon sens, du recul, de la patience, et surtout, de comprendre ce qu'est réellement l'autoédition aujourd'hui.

C'est précisément à ce moment-là que votre guide devient indispensable. Parce qu'avant de parler chiffres, plateformes, stratégies ou corrections, il faut d'abord revenir à la base : qu'est-ce que l'autoédition ? comment fonctionne-t-elle réellement ? pourquoi suscite-t-elle autant de fantasmes, de préjugés et d'idées fausses ?

Dans le chapitre suivant, nous allons poser les fondations. Observer l'autoédition pour ce qu'elle est vraiment. Dépoussiérer les clichés. Redonner un peu de vérité là où trop de fantasme s'est installé.

En bref : repartir du commencement, calmement, intelligemment, loin des pressions inutiles.

Prêt à entrer dans le monde réel de l'autoédition ?

Alors passons à la suite.

Bienvenue dans le monde de l'autoédition...

Chapitre 5. Savoir pourquoi on écrit définit l'auteurice que nous sommes

Écrivez-vous avec : passion, nécessité, ou opportunisme ?

On imagine souvent qu'écrire est un acte noble, intime, ou presque mystique. Ce l'est, parfois. Mais les raisons qui poussent les humains à aligner des mots sur une page sont plus variées — et parfois moins glorieuses — qu'on ne veut bien l'admettre. Dans le paysage actuel de l'autoédition, où tout le monde peut devenir auteurice en quelques clics, les motivations ressortent d'autant mieux : certaines profondes, d'autres superficielles, certaines humaines, d'autres purement stratégiques ou pécuniaires.

Écrire par passion : la raison la plus simple et la plus solide

Pour une catégorie d'auteurices, écrire est une évidence. Un besoin. Une respiration. Ils écrivent avant de se demander à qui cela pourrait plaire ou combien cela pourrait rapporter. Ils écrivent parce qu'ils ont quelque chose à raconter, à exprimer, à comprendre. Ils écrivent pour donner forme à une idée, une voix, un souvenir. On peut être romantique ou pragmatique à leur sujet, mais ce sont souvent les plus résistants : ils continueront d'écrire même si personne ne les publie, même si personne ne les lit, même si le marché leur reste indifférent.

Il y a dans cette motivation une sorte de dignité tranquille. L'écriture y est vécue comme une pratique intime avant d'être une démarche publique. Elle n'exclut pas l'envie d'être lu, mais ne s'effondre pas en son absence.

Écrire pour transmettre : quand le livre sert de pont

D'autres écrivent pour partager. Que ce soit un témoignage, une leçon, une expérience de vie, un savoir-faire, ou simplement un récit destiné à toucher quelqu'un d'autre. Leur objectif n'est pas la prouesse stylistique, mais la circulation d'une idée ou d'une émotion. Ils cherchent un lecteur, non un marché.

Cette motivation est précieuse, car elle fait de l'écriture un acte de lien. Ce sont les

auteurices pour qui le livre n'est pas un objet mais un pont entre deux expériences humaines. Le bénéfice se mesure en compréhension, pas en performance.

Écrire parce qu'on en a besoin : la littérature comme thérapeutique

Écrire peut soigner. Mettre des mots sur ce qui n'avait pas de forme, sur la douleur, la confusion, le chaos. Les bibliothèques sont remplies de livres écrits pour réparer quelque chose — un deuil, une rupture, une enfance, une injustice. Ces livres-là ne cherchent pas l'exploit, ils cherchent la justesse. Ils n'ambitionnent pas toujours un public large, mais ils ont le mérite de parler vrai.

Et puis il y a les autres : celles et ceux qui écrivent par opportunité

Face à ces motivations profondes, se présentent celles plus opportunistes : écrire parce que “ça marche”, parce que tel genre est à la mode, parce qu'il y a un créneau à prendre, parce qu'un influenceur ou une formation en ligne l'a suggéré. Le livre devient alors un produit potentiellement « rentable », et l'écriture un moyen d'entrer dans un marché, au lieu d'une démarche de création.

Ici, l'auteurice ne part pas d'une histoire ni d'un besoin, mais d'un calcul. Le raisonnement n'est pas : *qu'est-ce que j'ai à dire ?* mais : *qu'est-ce qui se vend ?*

Et l'on sent la différence dans le résultat. Il n'y a pas de passion dans le choix du sujet, pas de curiosité dans la recherche, pas de joie dans la manière de raconter. Le livre ressemble à un manuel opportuniste : efficace, correct, calibré — et presque toujours interchangeable.

Les dérives de l'écriture stratégique

Lorsqu'on écrit d'abord pour l'appât du gain, le texte se met à adopter des formes étranges :

- a) les sujets ne correspondent pas forcément à la sensibilité de l'auteurice*
- b) les genres sont choisis comme des niches commerciales*
- c) le style s'aplatit*
- d) la sincérité disparaît*

C'est le territoire des livres “conçus” plutôt qu'écrits, où l'on cherche à cocher des cases plutôt qu'à creuser un monde. On peut y trouver des livres techniquement irréprochables mais émotionnellement vides.

L'illusion du livre-pactole

Il faut regarder une réalité en face : certain·es n'entrent pas en écriture par amour des mots, ni par besoin de raconter, ni par désir de transmettre, mais avec une idée très simple en tête — faire de l'argent. Pas un peu. Beaucoup. Suffisamment pour changer de vie. Suffisamment pour quitter un travail alimentaire, tourner la page d'un quotidien frustrant, et accéder à une forme de reconnaissance sociale. Le fantasme est compréhensible. Il n'est pas honteux de rêver mieux.

Mais ce fantasme devient problématique lorsqu'il devient la seule boussole.

Nous vivons dans une époque obsédée par le rendement. Tout doit produire un résultat mesurable : vues, likes, commentaires, abonnés, revenus. Les influenceurs affichent des gains vertigineux, les entrepreneurs racontent leurs “success stories”, et l'idée s'installe doucement que toute activité créative peut — et doit — devenir rentable. Dans ce climat, le livre apparaît comme un raccourci séduisant : accessible, valorisé culturellement, et entouré d'un imaginaire de réussite.

Alors certain·es se disent qu'il suffit d'écrire, de publier sur une plateforme, et que la mécanique fera le reste. Gloire, reconnaissance, légitimité, liberté financière. Comme si le simple fait de devenir auteur·rice ouvrait une porte secrète vers une autre vie.

C'est une croyance tenace. Et profondément trompeuse.

Car la réalité est bien plus sobre : très peu de personnes vivent réellement de leurs livres. Non pas par injustice du système, mais parce que le livre n'est pas une machine à cash. C'est un objet lent, exigeant, qui demande du temps, de la constance, et surtout une raison d'exister autre que l'argent. La plupart des ouvrages ne rencontrent qu'un public modeste. Et ce n'est pas un échec : c'est la norme.

Quand la convoitise guide la plume

Le vrai nœud n'est pas financier, il est créatif. Lorsqu'on écrit avec la convoitise comme moteur principal, quelque chose se déplace dans la manière de créer. On ne part plus d'une nécessité intérieure, mais d'une projection extérieure. On ne cherche plus ce qui mérite d'être raconté, mais ce qui pourrait rapporter. Ce glissement paraît anodin, mais il change la nature même du geste.

L'écriture devient calculée. Le sujet est choisi pour son potentiel supposé. Le genre est adopté pour ses chiffres. Le rythme est dicté par la productivité. Et peu à peu, le texte perd sa sève. Il devient correct, parfois efficace, mais rarement habité.

La création supporte mal la convoitise. Non par morale, mais par mécanique : l'imaginaire se nourrit de curiosité, de sensibilité, d'attention au monde. Il se nourrit mal du seul désir de rendement. On peut forcer un texte à exister, mais on ne peut pas forcer une voix à sonner juste.

Le malentendu de la reconnaissance

Il y a aussi cette confusion nouvelle entre publication et reconnaissance. Publier n'est plus rare. Ce qui reste rare, c'est toucher vraiment des lecteurs. La reconnaissance ne vient pas du statut d'auteurice, mais de l'effet produit sur celles et ceux qui lisent. Or cet effet ne se programme pas comme une stratégie marketing, même s'il en faut un minimum, vous allez le découvrir dans les prochains chapitres et dans les autres guides. Il naît d'une sincérité, d'un regard, d'une manière de raconter qui ne se copie pas.

Beaucoup imaginent que publier un livre suffira à légitimer leur place, à prouver leur valeur, à obtenir cette reconnaissance qui manque parfois ailleurs. C'est humain. Mais le livre n'est pas un raccourci vers l'estime de soi ou la validation sociale. Il peut y contribuer, bien sûr, mais il ne la garantit pas.

Écrire reste un geste à contre-courant

Au fond, écrire demeure un acte un peu à contre-courant de l'époque. C'est lent dans un monde rapide. Silencieux dans un monde bruyant. Incertain dans un monde obsédé par les résultats. Peut-être est-ce pour cela que les motivations profondes — passion, partage, besoin — résistent mieux que les motivations purement financières.

Celles et ceux qui écrivent parce qu'ils ont quelque chose à dire continueront, succès ou non. Celles et ceux qui écrivent uniquement pour l'argent risquent de se lasser vite, déçus que la promesse implicite n'ait pas été tenue.

Non pas parce que le monde est injuste avec eux, mais parce que la création n'obéit pas aux mêmes lois que le rendement. Et que les royalties d'un livre sont bien maigres et se comptent en centimes...

En fin de compte

Vouloir que son livre trouve des lecteurs est sain. Espérer qu'il rapporte un peu aussi. Mais lorsque l'argent devient la raison d'écrire plutôt qu'une conséquence possible, l'équilibre se fragilise. La littérature n'est pas un plan de carrière comme un autre. C'est une rencontre entre une voix et un lecteur. Et cette rencontre-là ne se force pas.

Peut-être que la vraie question n'est pas "combien ça peut rapporter ?" mais "qu'est-ce que ça peut laisser comme empreinte chez chaque lecteurice ?"

Et dans la durée, ce sont rarement les livres écrits par calcul qui restent en mémoire.

On pourrait résumer ainsi : certains écrivent pour produire un livre, d'autres pour apporter quelque chose au lecteur. Ce qu'ils apportent peut être léger — une idée, un sourire, une émotion — mais cela change tout. Car le lecteur n'est pas qu'un consommateur ; c'est un être qui accorde son temps, son attention, son imagination, et souvent sa vulnérabilité. Oui, il y a les lecteurices-touristes (à découvrir dans le guide 3), mais oublions cette catégorie pour l'instant et concentrons-nous sur les passionnés.es.

Lorsqu'on pense au lecteur avant de penser au marché, la littérature gagne. Lorsqu'on pense au marché avant de penser au lecteur, elle se dégrade.

Le paradoxe final

Il n'est pas honteux de vouloir être lu. Ni même de vouloir vendre. Le livre n'est pas un exercice de pureté ; il a besoin d'un public pour exister pleinement. Et tout travail mérite salaire... Ce qui est problématique, ce n'est pas l'existence de l'argent dans l'équation, mais l'absence de sens avant l'argent.

La passion, le partage, la transmission, la nécessité — voilà des moteurs qui donnent de la valeur au texte. L'opportunisme, lui, donne surtout de la quantité.

Et dans un monde saturé de livres, ce n'est pas la quantité qui manque. Ce qui manque, ce sont les livres qui font trembler et s'interroger les lecteurices.

Didier Berger



Passionné des mots, Didier Berger a publié plusieurs romans à Paris et en Suisse. Lauréat de concours de nouvelles, il a également publié de nombreux textes et nouvelles dans des revues littéraires, magazines et journaux de France, de Suisse et du Canada. Citoyen du Monde avant tout, grand voyageur, il a parcouru le globe sac à dos à maintes reprises et côtoyé de nombreux peuples et cultures différents, ce qui lui permet d'avoir un esprit d'ouverture fort apprécié. Grand amoureux de la nature, il préfère les grands espaces aux villes.